l'Hebdo du 30 octobre 2003 No44

Les tribulations d'un cinéaste romand en Chine

VOYAGE *Dans «Au Sud des Nuages», Jean-François Amiguet suit un Valaisan laconique jusqu'au bout du monde, jusqu'au bout du deuil.* ***Antoine Duplan*** *lui emboîte le pas.*

Bien avant de murmurer dans l'oreille des chevaux, auprès de quel cinéaste Kristin Scott Thomas a-t-elle entamé une carrière qui devait la mener au sommet du box-office? Auprès de Jean-François Amiguet, dans *La Méridienne* – bon, il est vrai qu'auparavant elle avait figuré dans *Under the Cherry Moon*, de Prince, mais le funky boy de Minneapolis n'est pas vraiment cinéaste. Bien après avoir donné la réplique à Ava Gardner dans *Pandora*, auprès de quel réalisateur James Mason a-t-il fait une de ses dernières apparitions? Auprès de Jean-François Amiguet, dans *Alexandre*. Pour la petite histoire, rencontrant dans les rues de Vevey la star qui avait oublié son porte-monnaie, le cinéaste, en voisin cordial, lui a payé un râteau…

Ces anecdotes sont révélatrices de la place à part que Jean-François Amiguet occupe dans le cinéma. Profondément ancré dans une région, comme en témoignent un documentaire sur le Café du 10-Août, à Vevey, ou un court-métrage de fiction en marge de la Fête des Vignerons, il est doté d'un œil et d'un cœur qui lui permettent de revendiquer l'universalité. Il boit son coup dans les troquets d'Evolène, fréquente les théâtres, les comédiens et les producteurs parisiens, il n'arrive pas à se guérir de sa cinéphilie et travaille avec passion pour la télévision, il observe, il est réservé mais s'avère un conteur extraordinaire, immensément cultivé…

Avec son visage plein et sa moustache triste que contrecarrent un nez

CHINE A une femme de rencontre, Adrien ose dire toute la douleur qu'il a tue.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC (1993) Robin Renucci et Anna Galiena jouent aux incertitudes du cœur et du désir amoureux.

pointu et des yeux vifs, il évoque quelque discret animal forestier, débonnaire et joueur. Une espèce rare: quelque panda des Pléiades, quelque opossum de Tsaté... L'écrivain Christophe Gallaz, que le cinéaste a filmé pour un chapitre récent des Grands Entretiens de la TSR, le voit comme un tatou, replié sur lui-même: «Il est assez difficile de saisir son centre de gravité.»

FINI LA BAGATELLE Les trois premiers films d'Amiguet, *Alexandre*, *La Méridienne* et *L'Ecrivain public*, constituent une «trilogie du désir amoureux», des marivaudages de coloration autobiographique. *Au Sud des Nuages*, qui suit un septuagénaire laconique jusqu'au bout de la Chine, rompt radicalement avec les marivaudages juvéniles, avec le temps des «incertitudes du cœur». Ces dernières années, le cinéaste s'est «pris d'amitié pour le réel». En tournant des *Viva*, des *Temps présent*, des *Passe-moi les jumelles* pour la TSR, en plongeant dans les EMS, les prisons ou le service des soins intensifs, Amiguet s'est écarté des «petits contes de fées détachés de tout contexte socio-économique. Question d'âge, de vie? Je ne me vois plus raconter de petites histoires à la façon de Rohmer.»

RETRAITE ALPESTRE En avril 1994, Amiguet a aussi quitté la dolce vita veveysane pour vivre à Villa, un hameau du val d'Hérens. Cette retraite monacale a fondamentalement modifié son rapport à la fiction, au cinéma. «La vie là-haut m'oblige à faire attention. C'est dangereux. Il fait froid. J'ai quitté la belle insouciance où je baignais. J'avais un peu tendance à me prendre pour Jean-Pierre Léaud à la terrasse du Flore. Nous avons vécu des années de grande légèreté. Nous séduisions les filles, nos parents étaient vivants...»

La réalité s'est invitée dans le cinéma d'Amiguet. A la surprise générale, elle a même emmené le grand anxieux, grand hypocondriaque et sédentaire invétéré jusqu'au bout du monde. «C'est affreux. Je suis un garçon qui s'exporte très mal. J'ai peur du bateau, de l'avion, j'ai peur de perdre mes repères. Je ne parle pas les langues. Je suis l'anti-Bouvier. Je ne voyage pas, je dévoyage...»

Lorsque Amiguet se retire en Grèce pour travailler au scénario de *L'Ecrivain public*, il lui faut plusieurs jours pour oser sortir de sa chambre. Au premier détour du sentier, il voit un serpent qui le renvoie dare-dare se calfeutrer... «Horriblement handicapé» par sa phobie de l'avion («Je ne peux pas aller au festival de Montréal. Je peux juste aller à Soleure. Locarno, c'est déjà horrible»), il s'est fait violence: il a pris le Transsibérien jusqu'à Pékin! L'ami Gallaz analyse ce défi: «Jean-François est comme les timides qui ne rient pas ou alors énormément. Il survit longtemps en huis clos, et puis ça explose et il se lance dans une entreprise qu'un aventurier qualifié pourrait redouter.»

Le tournage s'apparente à une «expérience totale. Une folie! Le budget du film est quasiment celui de l'éducation en Mongolie!» Plutôt que de choisir la facilité, de tourner sur le décor de Transsibérien reconstitué sur une boucle de quelques kilomètres à Moscou avec figurants idoines, Amiguet, fidèle au principe de réalité acquis lors de ses reportages pour la télévision, préfère se coltiner les huit ministres des huit provinces traversées pour obtenir les autorisations nécessaires. A Oulan-Bator, il se décarcasse pour éclairer ses plans: «Il faut d'abord trouver un pylône électrique, puis un électricien mongol qui ose s'approcher du pylône. Quand la lumière jaillit, ça relève du miracle.»

VALAISAN PLUS VRAI QUE NATURE Tous les personnages de la trilogie des incertitudes du cœur ressemblaient peu ou prou à Amiguet. A priori, ce n'est pas le cas d'Adrien, le héros d'*Au Sud des nuages*: «Il vit seul, c'est un paysan, il est mutique alors que je n'arrête pas de raconter des histoires. Mais on peut parler énormément sans évoquer l'intime.» Adrien est une de ces vieilles têtes de bois comme en produisent les mayens. Autoritaire, la septantaine taciturne, il vit à l'écart du village, sur l'alpage avec ses vaches.

C'est un comédien français qui campe cette figure plus valaisanne que nature. Comédien on ne peut plus citadin, Bernard Verley est sorti du théâtre parisien où il jouait *La Griffe* de Muriel Robin à 23 heures. Il a roulé toute la nuit. A l'aube, il

arrivait à Evolène pour enfiler les habits d'Adrien. Il est tellement vrai que des habitants se sont demandé s'il venait du val d'Anniviers et s'étonnaient de ne pas le connaître.

GOGUETTE ET DÉRIVE Pour Adrien et ses copains, le moment du voyage annuel approche. Une idée folle surgit: la Chine par le Transsibérien. Ebranlé par la mort de ses vaches atteintes d'encéphalite, Adrien donne son accord. A Genève, nos quatre gaillards retrouvent Roger (François «Deschiens» Morel), un du village qui est parti faire le facteur dans la grande ville, un vrai pignouf çui-là, et en avant l'aventure!

Amiguet ose un pari narratif audacieux, voire scandaleux, comme un musicien qui ralentirait le tempo d'une sonate. *Au Sud des Nuages* commence sur le ton de la gaudriole. Une poignée de contemporains en goguette avec l'humour et la caisse de fendant inhérents. Au fur et à mesure du voyage, Amiguet applique le principe des *Dix Petits Nègres*. A Berlin, un premier rebrousse chemin pour des raisons de santé. A Moscou, deux nouveaux compagnons déclarent forfait: la nostalgie du village, la crainte de l'inconnu ont raison d'eux. Adrien poursuit sa route avec son neveu. Mais celui-ci s'arrête à Oulan-Bator pour rester avec une femme.

Le film commence sur le ton de la gaudriole et finit en dérive existentielle bouleversante.

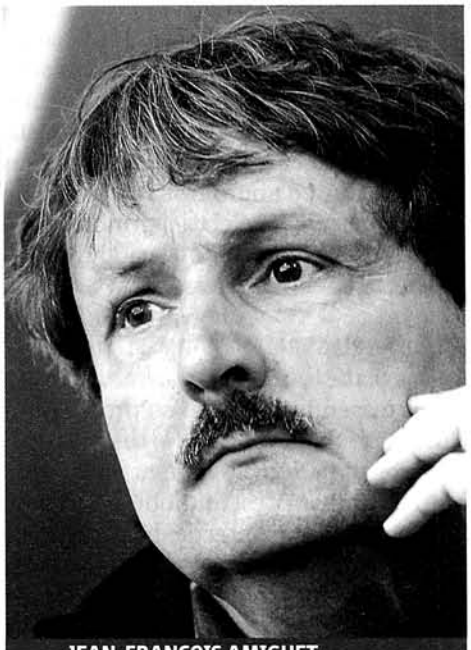
Adrien le taiseux poursuit la route seul, mâchoires serrées, portant sur ses larges épaules toute la responsabilité dramatique. Ce mutisme est si dense que les responsables du doublage ont demandé à Amiguet s'il n'avait pas oublié de leur envoyer les dialogues de la quatrième bobine... «Je ne sais pas si au cinéma on a le droit de changer de convention narrative en cours de récit. J'embarque le spectateur dans une comédie, une course d'école, une virée entre copains. Et puis je bifurque sur un film à deux. Je mets en scène un couple de cinéma, le fort et le faible, sur le modèle de *La Chèvre*. Et après le tandem, c'est la dérive existentielle qui se rapproche du cinéma de Taiwan.»

DEUIL ET DOULEUR Le vrai sujet du film, d'abord dissimulé sous les gags et les notations naturalistes, c'est le silence, cette souffrance qu'Adrien le ténébreux, le veuf, l'inconsolé emmène jusqu'au sud des nuages, dans la province du Yunnan où se déroulent des combats de vaches, but ultime de ce long voyage.

A l'aube, auprès d'une Chinoise qui ne parle pas un mot de français mais qui l'écoute, Adrien se met à parler. Il vide son sac. Roc lézardé qui s'ouvre, barrage qui cède, il s'épanche, il déverse tout le deuil et la douleur qu'il a refoulés depuis si longtemps. Ce monologue, à peine amoindri par une pincée de flashs-back inutiles, conclut le film sur une note bouleversante. *Au Sud des Nuages* exprime un drame intime. Mais il résonne d'une note que tant le cinéma que la politique suisses peuvent méditer: c'est en s'ouvrant à l'autre, à l'étranger qu'on se dépasse. I

Au Sud des Nuages. De Jean-François Amiguet. Avec Bernard Verley, François Morel. Suisse, 1 h 28.

LAURENT GUIRAUD EDIPRESSE



JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

1950 Naissance à Vevey.
1983 *Alexandre.*
1985 *Au 10 Août*, documentaire.
1988 *La Méridienne.*
1993 *L'Ecrivain public.*
1999 *L'Echarpe rouge.*
2003 *Au Sud des Nuages.*

«NOUS SOMMES DES ENFANTS GÂTÉS»

Jean-François Amiguet, dix ans séparent *L'Ecrivain public* d'*Au Sud des Nuages*. Le temps vous a-t-il paru long entre ces deux longs métrages?

En fait, au cours de ces dix années, j'ai gagné ma vie en travaillant pour la télévision et je n'ai pas arrêté de développer des projets. J'ai quatre scénarios de longs métrages qui sont prêts. J'ai travaillé sur deux adaptations, *Le bel Antonio*, d'après Brancati, et *Tête coupée*, d'après Iris Murdoch, dont j'avais obtenu les droits – mais la Warner a acheté onze romans d'un coup. Et encore *Monsieur Paul*, une comédie sentimentale. Et un autre projet à tourner en Chine... Bien sûr, un réalisateur crie «Moteur!». Un cinéaste, c'est autre chose: il développe des projets, il rencontre des comédiens. Je n'ai jamais eu la sensation de cesser d'être cinéaste.

Vous n'avez jamais ressenti de découragement?

Faire un film, c'est horriblement difficile. Il n'y a pas d'industrie du cinéma en Suisse. Si tu ne tournes pas, ça ne contrarie personne. Il est donc inutile de vouloir concurrencer l'Amérique ou la France sur leur terrain, mais bien à définir une voix qui nous est propre. Tu es engagé dans un rallye avec une deux-chevaux. Notre force vient de notre faiblesse. En Mongolie, les rapports qu'un Spielberg pourrait avoir avec la mafia locale sont infiniment plus complexes que ceux que j'ai pu connaître. Nous devons faire les choses que les autres ne feront pas. Bâtir une œuvre artisanale est notre seule chance de survie.

Il y a donc un avenir pour le cinéma suisse?

Il ne faut pas penser à court terme. Je lis les biographies des grands cinéastes. Je vois Joseph Losey, chassé d'Amérique par le maccarthysme, qui arrive à Londres. Il n'a pas un rond. Il ne connaît personne. Il rencontre Harold Pinter. Ils boivent des whiskies à crédit. Pinter lui écrit le scénario de *The Servant*. A sa sortie, le film tient deux jours à l'affiche, c'est un bide complet. Deux ans plus tard, il fait un triomphe. En Suisse, nous sommes des enfants gâtés. A la moindre contrariété, nous hurlons contre le système. En fait, nous ne sommes pas si mal lotis. I